

LECTURES

ERES | « Le Coq-héron »

2019/2 N° 237 | pages 147 à 155

ISSN 0335-7899

ISBN 9782749264127

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-le-coq-heron-2019-2-page-147.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour ERES.

© ERES. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Lectures



*Qui a peur du (contre-)transfert ?
Transfert, contre-transfert et contre-
identification projective dans
la technique analytique*
León Grinberg
(textes choisis, traduits et présentés
par Jean-Michel Assan)
Éditions Ithaque 2018

Médecin et psychanalyste argentin, León Grinberg (1921-2007) a été membre de l'Association psychanalytique argentine (APA) et vice-président de l'IPA. La dictature argentine des années 1970 l'a obligé à fuir en Espagne où il est mort. Représentant de l'école psychanalytique de Buenos Aires, il traite dans son œuvre multiforme de sujets aussi divers que le sentiment d'identité, la psychanalyse du migrant, le contre-transfert... Si ses travaux ont inspiré de nombreux collègues de par le monde, ils ont cependant été encore peu publiés en France, et c'est donc l'un des intérêts de cet ouvrage de nous permettre de découvrir des articles encore inédits en français.

L'introduction étoffée de Jean-Michel Assan, psychologue clinicien et psychanalyste parisien, qui ouvre le livre, avance quelques hypothèses sur les raisons pour lesquelles l'œuvre de Grinberg a été tardivement connue et largement méconnue en France, notamment du fait de sa référence à la théorie kleinienne.

Cette introduction précise utilement la notion de contre-transfert et les réticences qu'elle suscite. Grinberg distingue pour sa part deux processus contre-transférentiels : un processus A, dans lequel l'analyste parvient à métaboliser et à interpréter le matériel apporté par l'analysant ; un processus B, dans lequel l'analyste est le réceptacle passif des identifications projectives de l'analysant qu'il ne peut métaboliser : les restes névrotiques de sa propre analyse peuvent l'en empêcher, mais les identifications projectives du patient peuvent aussi susciter chez lui une contre-identification projective. Les contenus projetés envahissent alors l'analyste sans qu'il en ait conscience. Grinberg utilise à ce propos le terme puissant d'« envoûtement ». Les réactions contre-transférentielles ainsi déclenchées à l'insu de l'analyste peuvent prendre la forme de vécus éprouvés par l'analyste ou de réponses à des acting out de l'analysant. Elles s'avèrent similaires quels que soient les analystes qui reçoivent les projections, ce qui est le signe qu'il s'agit d'une réponse de l'analyste induite par le patient.

Le concept de contre-identification projective comporte pour Grinberg une utilité clinique non seulement dans le travail avec les patients, mais aussi lors de supervisions : si le superviseur peut certes être lui-même pris dans des mécanismes de

contre-identification projective par rapport au patient présenté en supervision, surtout, son expérience peut l'aider à éclairer le supervisé pris malgré lui dans des mécanismes de contre-identification projective.

Le repérage des mécanismes de contre-identification projective est également précieux pour éviter que ne s'installent ces « zones obscures » qui surgissent inévitablement dans le travail analytique, lorsque les réactions ainsi déterminées chez l'analyste ne peuvent être comprises.

Les essais choisis et rassemblés dans cet ouvrage appartiennent à différentes époques de l'œuvre de Grinberg parmi la trentaine de textes publiés par celui-ci sur le même thème. Le choix d'une présentation non chronologique obéit autant au désir d'éviter redondances et répétitions qu'à un souci de clarté. Ainsi, c'est un texte tardif (1994), « Le transfert est notre croix », condensant en quelque sorte l'essence de la conception de Grinberg, qui ouvre le recueil. On y découvre la grande culture de Grinberg et sa connaissance approfondie de la psychanalyse française.

Un autre texte de 1985 sur la contre-identification projective montre l'influence sur la pensée de Grinberg des théories de Bion, auxquelles il a d'ailleurs consacré un ouvrage. Pour Grinberg, ce sont les éléments *beta* non digérés qui sont en jeu dans la contre-identification projective.

Grinberg évoque également les travaux de Heinrich Racker, qui différencie deux formes d'identification de l'analyste à ce qui est projeté en lui par l'analysant : les identifications concordantes, qui vont susciter un transfert positif chez l'analysant ; et les identifications complémentaires, dans lesquelles l'analyste s'identifie aux objets internes du patient et auxquelles chaque analyste réagit différemment selon ses propres conflits intérieurs. La contre-identification projective se distingue de ces identifications complémentaires en ce sens que, dans la contre-identification, l'analyste prend en charge une réaction ou un mécanisme qui appartient au patient, ce qui explique qu'ils suscitent une réponse analogue quel que soit l'analyste qui les reçoit. Pourquoi ? s'interroge Grinberg.

Cela tient, selon lui, non seulement à l'intensité de l'identification projective mais aussi « à la forme selon laquelle l'analysant a projeté, placé ou "forcé" en lui son identification projective » (p. 63).

Un texte de Grinberg est consacré à ce qu'il appelle les « aspects magiques des mécanismes de transfert et de contre-transfert ». Si ces mécanismes sont si courants dans le travail analytique, Grinberg y voit pour sa part des techniques défensives subordonnées à un état psychique régressif proche de l'omnipotence. Pour lui, ces états sont souvent colorés par une utilisation massive de l'identification projective.

Les textes présentés ici abordent également de nombreux autres thèmes fort précieux pour les analystes, que nous invitons le lecteur à découvrir : l'*acting out*, la notion de rêves évacuatifs et de rêves élaboratifs...

Le dernier texte, intitulé « Une trajectoire psychanalytique », clôt fort à propos cet ouvrage par une mise en garde de Grinberg aux psychanalystes contre l'esprit de chapelle qui stérilise la pensée. Personnalité engagée en faveur d'une psychanalyse vivante et en mouvement, il précise ce qui lui semble important de transmettre aux jeunes analystes, et les invite à cultiver et à développer capacités créatives, sens commun et intuition.

Géraldine Le Roy

Se dire psychanalyste et croire

éventuellement qu'on l'est

Michael Larivière

Préface de Judith Dupont

Éd. Liber, Québec, 2018, 136 pages

Sous un titre un brin provocateur, propre à intriguer le chaland, ce petit livre de 136 pages est un grand livre, un livre à ne pas mettre entre toutes les mains mais à glisser entre les oreilles de chacun, analyste ou non, jeune ou vieux, comme une matière à travailler sans cesse : il pose en effet à sa manière la difficile question de l'*être* et du *faire*, éprouvée douloureusement dans l'écart irréductible entre une identité professionnelle affichée et une fonction ou une pratique exercée.

Et c'est d'ailleurs sous la forme souple et vivante d'un dialogue entre un « Jeune » et un « Vieux », en petites touches légères, que l'auteur nous livre ses élaborations, celles d'une histoire ou plutôt d'une expérience, voire d'une épreuve : sa traversée du mouvement psychanalytique à la « belle époque » des années soixante-dix, dont il a pu heureusement se *défaire* par ce travail salvateur d'écriture *interminable*, offrant ici l'une de ses facettes¹.

Ce dont il est en effet question dans l'odyssée de Michael Larivière, c'est d'abord de cette quête de reconnaissance dans laquelle il s'est engouffré auprès des institutions et des figures tutélaires du monde analytique, avant de s'apercevoir – à grands renforts de désidéalisation et de désillusion – que « ce qui est vrai, c'est seulement qu'il faut se créer, créer ! Et c'est alors seulement que l'on se trouve », ainsi qu'aurait pu le lui apprendre Pirandello².

L'ouvrage qu'il nous propose en offre l'illustration : quel que soit le chapitre par lequel on y pénètre (il y en a quatorze) – qu'il s'agisse des résistances, de l'aide, de l'installation ou de l'épreuve de l'étranger et de la traduction –, c'est bien toujours l'identité de l'analyste, la sienne donc, qui en est l'objet : une identité éprouvée au travers de sa fragilité, de ses incertitudes, de ses errements, de ses vacillements, et de ses assises aussi, évoqués dans un langage sobre empreint de cette pudeur et de cet art de la nuance qui confèrent au sérieux et à la profondeur du propos cette légèreté qui en rend le contenu assimilable.

De fait, ce que croise cette problématique, c'est bien aussi la construction de soi dans la rencontre avec l'autre – maître ou patient – par la seule vertu de la parole, laquelle comporte toujours un risque, on le sait désormais, car « on peut se demander si celui qui se dit analyste sait ce qu'il dit, s'il sait de quoi il parle ». « Peut-être sait-il quelle peur l'a amené à dire une telle chose, à faire une telle offre ; et peut-être arrive-t-il avec moins de mal que cela n'avait autrefois été pour lui le cas, à composer avec les catastrophes ordinaires de la vie », ajoute-t-il (p. 89-90).

Seul le géomètre ne dit que ce qu'il dit, remarquait déjà Platon, et manifestement les analystes s'en souviennent ! C'est dire combien cette construction puise aussi aux sources vives que nous offre la culture : l'auteur est bien un enfant de son siècle et il ne manque pas de le rappeler, sa réflexion s'étant laissé féconder par les interrogations et les pensées des autres, philosophes et analystes auxquels il s'est frotté et à qui il rend ici hommage. Ce faisant, c'est à la nécessité de la référence aux grands penseurs, et en particulier au fondateur, qu'il renvoie : « Rapelons d'abord cette évidence : Freud, on ne peut que le lire. Cela veut dire que jamais l'épreuve de la clinique n'autorisera quiconque à faire l'économie de l'épreuve de la lecture – c'est-à-dire, il faut maintenant y venir, d'écriture qu'elle appelle » (p. 70).

On l'aura deviné : ce à quoi nous invite l'ouvrage de Michael Larivière, c'est à ne pas différer davantage le plaisir roboratif de sa lecture, car ce petit livre – accompagné de plus d'une judicieuse préface de Judith Dupont – a l'immense avantage de nous faire retrouver cette faculté oubliée de l'homme moderne qu'évoquait Nietzsche, celle grâce à laquelle les livres sont *lisibles* : la faculté de *ruminer*...

Jean-Pierre Kamienski

Si la psychanalyse est une histoire vraie

Jean-François Solal

Campagne Première, 2018

En couverture : 1936, *La clef des champs*, Magritte. Quelle date, quelle promesse !

Bris de vitre au premier plan, chute d'une fausse transparence ou des écailles de nos yeux ? Fe-nâtre ? Par-delà l'encaudure, nous attendrait là-bas cette tendre et verte campagne (première ?), petite colline couronnée d'un trio d'arbres rondelets, douce famille sagelement cultivée...

Mais rougeoyante, comme au fronton du ciel, s'inscrit cette question de quelque psychanalyste en herbe, « naïvement »

1. Voir ses deux livres précédents : *Imposture ou psychanalyse ?* (Payot & Rivages, 2010) et *Que font vos psychanalystes ?* (Stock, 2010).

2. L. Pirandello, *Se trouver* (1932), Paris, L'Arche éditeur, 1963, p. 85.

insolent : « Si la psychanalyse est une histoire vraie » (?!). Torpille socratique d'un mot d'enfant qui interroge évidences, crédulité et crédibilité ! La psychanalyse, une « histoire » trop belle pour être vraie ? Charlatanisme ?

Combien ont rêvé de ces cures-miracles qui, nous libérant de vains fantasmes et vaines angoisses et répétitions, nous permettraient dans un *rebirth* final de voir enfin le monde tel qu'il est, sinon civilisé, du moins civilisable à l'instar de nos pulsions – et chacun de s'esbaudir un demi-siècle, star ou diva du divan, trop pressé d'inventer sa loi sous les pavés des bonnes intentions ? Bonne nouvelle ?... Mais je m'égare... ouvrons plutôt (enfin !) le livre.

Seconde torpille, p. 11 : Orwell (1984, autre date...) dénonce l'*« erreur flagrante »* (de Magritte à nous ?) : présupposer qu'il y aurait hors de soi « un vrai » monde, où se produiraient de « vrais événements [...] Tout se passe dans la tête ». Du mythe de l'expression véridique libératrice au combat de la subjectivité contre des pseudo-vérités totalitaires qui l'écrasent, le serpent se mordra-t-il la queue ? Quelle impasse !... Comment tout cela va-t-il finir ? Vite, trichons : coup d'œil sur la conclusion, deux cent une pages plus loin : Jean-François Solal y affirme que, oui, la psychanalyse est bien une « histoire vraie » ; il faut admettre l'oxymore ! C'est, dit-il, qu'elle « permet à l'histoire déployée dans une cure de rendre compte de la vérité du sujet, par laquelle passe l'expression de son désir, auquel le fantasme donne accès » (p. 212).

Alors, j'entends que la cure fait événement pour le sujet, sinon avènement. Dont acte. Voyons comment...

Vous l'aurez peut-être senti, c'est un livre complexe et subtil, mijoté longuement sur le fil d'un rasoir, qui peu à peu s'affirme fil du Réel. En vrai, nous suivons la démarche de l'auteur, hyper documentée, transdisciplinaire, dialogique, rompue à la dialectique des paradoxes, dans une élaboration constante des rapports entre récit-narration de soi, mensonge et vérité. Parole engagée dans la défense de la psychanalyse, à la jointure de deux ordres

de raisons déclinés dans les trois premiers chapitres :

Primo, ce travail prend date dans notre actualité, vitres brisées sur notre monde de « postvérité » où le partage émotionnel prime sur l'objectivité : « crise de la vérité ». Confusion entre représentation, fiction et réalité ; comme en littérature où l'autobiographie ne se veut plus qu'autofiction, chargeant la fiction de dire le vrai. J'ajouterais : comme en politique aujourd'hui.

Secundo, le statut de la vérité en psychanalyse doit être clarifié, spécifié d'un point de vue épistémologique, puisque la psychanalyse repose sur une « éthique de la vérité ». Le « parler vrai » du patient garantit-il d'une vérité des faits, et même d'une vérité de son désir propre ? Quelle est donc l'aune de la vérité dans la parole (du patient comme de l'analyste) si l'on accepte le fait même d'un inconscient refoulé, d'un conflit psychique inconscient, du transfert, etc. ? Et comment juger la valeur de la métapsychologie qui théorise ce champ² ? Il y va bien sûr de la valeur et de la fonction de la psychanalyse.

Partant du souci éthique, Jean-François Solal s'avise plutôt de ne pas opposer vérité et mensonge, à considérer que « le parler vrai » ne suffit pas, se trompe, nous trompe ; la vérité s'avance cachée et complexe, jamais toute, jamais « nue », et il arrive qu'elle en passe par le mensonge, et plus encore se donne à entendre dans l'équivoque. Nécessité de l'écoute analytique.

Quant à la psychanalyse comme science, elle ne devrait jamais se soumettre à aucune idéologie – elle survécut dévoyée à Berlin sous le nazisme. Mais Jean-François Solal montre que la pensée freudienne s'accorde bien avec l'idée moderne de réseaux dans les neurosciences, qui permet une analyse multifactorielle des causes dont la subjectivité n'est pas exclue : une analyse non réductionniste. La *métapsychologie* en tant que systématisation d'une expérience suffisamment soumise à la réfutation permettrait à la psychanalyse de garder son statut parmi les sciences humaines. Mais quelle métapsychologie ?

1. Et j'écris cela, curieusement, dans le cours de la crise dite « des gilets jaunes », crise de la représentation politique en démocratie face aux urgences et rages planétaires.
2. La « sorcière » métapsychologie, disait Freud – avec ces pulsions qui sont, de son avis, « notre mythologie », etc. !

psychologie, ou bien quoi de la métapsychologie freudienne ?

Presque provocateur, l'auteur défend proactivement le modèle « solipsiste » freudien contre les dérives possibles de l'intersubjectivité centrées sur les pathologies du lien. Il est là bien proche de Laurence Khan³. Paradoxe aidant, il reprend l'idée selon laquelle ce modèle « solipsiste » fait en réalité place à l'Autre sur un mode vertical (et non horizontal, à la manière du miroir) du côté des fantasmes originaires, de la transmission transgénérationnelle, de ce que la culture doit à la préhistoire de l'humanité. Cet axe-là, pour Freud, lie tout sujet à l'archaïque dont il hérite en naissant – ce que la biologie humaine revisite aujourd'hui –, comme à « l'inscription collective de la civilisation en marche constante ». À l'idéal contemporain de la transparence, la psychanalyse devrait encore pouvoir opposer l'accueil de l'inconnu : « l'étranger, le différent, l'inquiétant, l'incompris, l'insensé » (p. 75)⁴.

On trouve, à la croisée de ces deux ordres (crise de la vérité, statut de la vérité en psychanalyse), les dérives psychologisantes de la vulgarisation psychanalytique étalées dans trois nouveaux chapitres qu'illustrent des scandales médiatiques liés à la gestion des faits traumatiques dans les ordres du droit, du soin, et de la théorie.

Témoigner, « malgré tout », de l'indécible – de génocides ou des attentats – requiert, au nom de la survie psychique, le recours à une dose de fiction littéraire⁵. Mais si dans l'ordre judiciaire l'objectivité est de mise, peut-on s'en remettre aux seuls témoignages au prétexte que ce sont ceux des victimes, et même des enfants ? L'auteur n'a pas de mal à convaincre que la source des « folies judiciaires » de l'affaire Outreau repose sur le catéchisme d'une innocence originelle des enfants, et sur la négation de la sexualité infantile⁶.

Suit la dénonciation des méfaits de la vogue des techniques de « *recovered memory* », outre-Atlantique, prisée des féministes. Il s'agit de permettre aux femmes de retrouver le souvenir d'uninceste agi ou pas (climat incestuel), dont la révélation serait libératrice – ouvrant

aussi à de possibles réparations par voie judiciaire. Le dispositif clinique favorisant la régression, il apparaît, suivant les travaux d'Elizabeth Loftus⁷, chercheuse féministe en psychologie expérimentale abondamment citée par J.-F. Solal, que la technique peut induire de faux souvenirs et conforter les femmes dans un statut de victimes « survivantes ». Risque de dérive sectaire : la justice y perdrat toute rigueur, et les femmes, une part de leur dignité.

J'objecterais facilement que ces courants de reconnaissance des violences destructrices faites aux enfants et aux femmes ont aussi permis de sortir de tabous et de dénis massifs, et que les cas de faux témoignages et les faux souvenirs (tous sincères !) ne sont pas la majorité, de sorte que, tout de même, un pas a été fait dans le champ de la clinique infantile, et dans les domaines du droit des femmes et des enfants. Néanmoins, la critique de J.-F. Solal, « loin de penser que le trauma n'existe pas », porte sur des excès : le retour au mythe de l'innocence des enfants, et le modèle imposé d'un trauma externe qui ferait l'impasse sur la complexité du vécu subjectif et conflictuel du patient. Je renvoie le lecteur aux pages consacrées à une définition proprement analytique du trauma, où se dessinent aussi les modalités d'une cure analytique : au Réel du trauma en tant qu'il affecte, comme en son corps, le sujet pensant, désirant et parlant, l'analyste répondrait (à travers l'analyse des transferts) par un travail de « construction soumis en partage » au patient, au vif de son actuel⁸.

Une colère de véritable bretteur pointe sous la plume de l'auteur quand il s'attaque à la violence des révélations de Jeffrey Moussaieff Masson, source de la célèbre *Tempête aux archives Freud*⁹, dénonçant chez Freud l'abandon de la théorie du trauma au profit du fantasme. Mais l'escrimeur a suffisamment de sang-froid pour consentir que Masson, dans l'analyse de la correspondance Freud-Fliess, « n'a pas tout à fait tort¹⁰ », et pour situer le combat sur le terrain des vrais enjeux : toujours et encore sur le Réel en question. Deux exemples sur la question des formes de la résistance proprement

3. L. Kahn, *Ce que le nazisme a fait à la psychanalyse*, Paris, Puf, 2018.

4. Notons qu'il serait possible de croiser les axes, d'autant que l'*« archaïque »* se révèle dans la confusion des temps trop souvent contemporain, sinon tout à fait proche.

5. Notons que sur l'*« indécible »*, il y a justement souvent à dire. Mais si cela peut se dire dans la cure, c'est évidemment bien plus difficile dans l'écriture, ou dans un témoignage mémoriel.

6. Sexualité infantile que, personnellement, et suivant Freud dans ses *Trois essais sur la théorie de la sexualité* (1905), nous ne confondons nullement, hors abus sexuel, avec celle du pervers, « polymorphe » ou non. Dans cette affaire, il reste à dire de quoi furent néanmoins victimes les enfants et comment – très clairement, de la folie mythomaniaque des adultes.

7. Ses travaux sur la malléabilité de la mémoire, très controversés aux États-Unis, lui ont valu de violentes menaces et des procès qu'elle a gagnés.

8. P. 106-113. On demanderait volontiers un livre sur le sujet !

9. J. Malcom, *Tempête aux archives Freud*, Paris, Puf, 1986.

10. P. 119.

humaine à Auschwitz témoignent de l'insuffisance de J. Masson et même d'André Green en ce domaine, et nous invitent à considérer qu'il est vain d'opposer la vérité historique à la vérité psychique, comme si l'une pouvait réfuter l'autre. La cure par la parole doit affronter « la part irrésolue du Réel », et c'est bien pourquoi « elle se développe scandaleusement en marge de la réalité commune, *non contre elle, mais à côté d'elle* ». Tenant « la boussole du transfert », le psychanalyste ne navigue pas entre deux réalités, mais pose que « trauma et fantasmes détiennent une part de vérité dont l'expression est dans leur coexistence obligée¹¹ ».

Non, je ne résumerai pas les quatre derniers chapitres où s'affirme cette démarche toujours ouverte au dialogue avec ceux qui secouent « sans vergogne le cocotier de la psychanalyse » pour nous faire « réexaminer nos certitudes les plus éculées¹² ».

Une démarche appuyée sur le texte freudien et ses reprises historiques, et néanmoins originale, marquée du sceau de la personnalité de l'analyste. Ces chapitres sont tout entiers consacrés au statut de la vérité en psychanalyse. De la vertu, par exemple, de « laisser coexister le vrai et le faux » dans l'observance de la règle de neutralité fondamentale¹³. Tout un chapitre passionnant est consacré à la critique de l'empathie, question sulfureuse s'il en est, qui dénonce ses excès et ses dérives, posant la question des effets des activités mémorielles victimaires et interrogeant les sources des cas célèbres d'« impostures » sincères de personnages qui se sont décrits comme victimes de la Shoah avec tous les accents de la vérité, quand ils étaient en réalité dans l'incapacité de témoigner des tragédies de leur propre existence : de quelle vérité s'agit-il alors ? Finalement, l'auteur opposera le travail du transfert à la seule démarche empathique sans nier son droit de cité, au nom du pluriel des pathologies et de l'adaptation nécessaire des techniques, comme au nom d'une narrativité qui inclut l'intersubjectivité comme antidote à l'altérité radicale dont le psychanalyste doit toujours tenir compte.

11. P. 121-122.

12. P. 126.

13. Ici, J.-F. Solal reprend le terme d'« apathie » de L. Khan, malheureux en français. Je crois davantage, dans cette orientation « proactive », qu'il s'agit du « pathique », ouverture à la manière dont l'analyste se sent affecté dans le transfert, et condition de l'analyse des transferts.

14. P. 209.

Accueillant les patients d'aujourd'hui, dans le travail aux limites qui les caractérise souvent, le psychanalyste propose « une construction contenante à celui qui en est démunie plutôt que d'interpréter, au risque de persécuter¹⁴. Jean-François Solal tient le pari que la théorie peut être « une » quand les techniques s'adaptent ; du moment que le travail du transfert, de la relation conflictuelle à l'Autre – à l'altérité radicale, comme à l'absent – est conservé.

Alors, loin du dogmatisme, « la vérité est ainsi mise au travail, patiemment, contradictoirement, subjectivement dans la cure ». Loin d'être désincarnée, « la vérité de la clinique, c'est le transfert, résistance et moteur de la cure, mensonge de l'amour et véritable amour ».

Voilà peut-être ce qu'il en serait d'« une histoire vraie », où Éros, pris éthiquement au jeu de la vérité, déjouerait pour finir les impasses du Réel, de l'intime inquiétante étrangeté comme de toute imposture, du patient aussi bien que cet autre de l'Autre : le psychanalyste.

Un livre difficile, qui met à mal le lecteur a-théorique aussi bien que le dogmatique qui s'ignore tant il invite à la controverse productive, et qui en annonce probablement d'autres. À lire, à interroger, à relire, dans la passion contenue du désir de l'analyste, du fil à retordre et de la joie du débat où l'on affûte ses propres vérités, pas-toutées.

Corinne Déborah Daubigny

Vue sur mer

Isée Bernateau

Puf, 2018, 160 pages

Se sentir chez soi n'est pas anodin. Nous pouvons parcourir bien des lieux avant de rencontrer ce sentiment familier de nous sentir « à la maison », enveloppé dans notre territoire d'intimité. Sentiment complexe où toute angoisse est levée, où le sujet et son environnement sont presque confondus tant nous ressentons la possibilité de nous lover dans ce cocon familial. Le lieu à soi, l'*heimlich*, le familier,

semble comme avoir été formé de notre empreinte corporelle : tout alors y est potentiellement volupté.

Si l'habiter n'est pas un concept proprement psychanalytique, *Vue sur mer* ne se prive pas d'en explorer les enjeux, offrant un renouvellement des apports métaphysiques et phénoménologiques sur le thème. Isée Bernateau nous propose, dans cet ouvrage au titre aussi poétique qu'énigmatique, une exploration des vécus relatifs à l'« habiter » : une sorte de psychanalyse des lieux qui ne conduit pourtant jamais vers une métapsychologie des lieux. Et peut-être est-ce mieux ainsi, puisque ces explorations évitent de se limiter à une épistémologie dont la lecture univoque cloisonnerait la pensée. Pour effectuer cette exploration, Isée Bernateau s'accompagne de l'écrivain Georges Perec, du cinéaste Gus Van Sant ainsi que de tous ceux qui sont connus aux explorateurs de la philosophie des lieux dont, entre autres, Gaston Bachelard, Alberto Eiguer, Martin Heidegger. De cette « énigme pour la psychanalyse » qu'est la maison (p. 17), Isée Bernateau nous dit qu'elle « ouvrirait l'homme à la dimension de l'espace comme espace organisable, non plus seulement comme espace à parcourir mais espace à ordonner, à maîtriser » (p. 30).

Fenêtre avec vue

Les lieux connus de la psyché sont sans doute avant tout ceux de l'enfance, lieux de l'enfantin avant d'être ceux de l'infantile, mais ils sont aussi vivement remobilisés lors des bouleversements adolescents. Adolescents qui errent, qui fuguent, qui semblent être comme en quête de lieu, d'un lieu à eux, lequel ne semble jamais pouvoir être celui du domicile parental. Reste leur repère, la chambre à coucher, qui lorsqu'elle est privée, offre telle une tanière « un lieu à soi¹ » (V. Woolf) pour se réfugier. Ces lieux, à chaque nouvelle adolescence, doivent être pour chacun réinventés, rêvés, imaginés, ré-investis. C'est sans doute cela qui conduit l'autrice à explorer les lieux adolescents, à travers une clinique urbaine et de cabinet,

mais qui n'exclut en rien une approche des processus de l'errance, habituellement plus coutumière des pratiques en institution publique. De fait, la clinique ordinaire de l'exclusion en ce début de XXI^e siècle donne à observer des adolescents dont les lieux internes sont en péril et souffrent le plus souvent de ne jamais avoir vraiment rencontré ce sentiment d'être chez soi : des adolescents vivant sous le joug de la carence, qui errent en quête de lieu sans avoir déjà inscrit en eux l'expérience de se sentir bien quelque part. Leurs topiques internes sont errantes : ce sont des « âmes errantes », pour reprendre la belle expression de Tobie Nathan², qui vagabondent dans des formes de survie, loin des oscillations des jeunesse de classe moyenne ou bourgeoises qui vont et viennent d'une résidence à l'autre. Mais en fin de compte, certains processus semblent être analogues chez tous ces êtres en devenir, entre enfance et âge adulte : à chaque fois, le sujet tente de rencontrer un espace pour venir s'y loger.

Lieux rêvés et intimité psychique

Le lieu peut être l'espace du rêve, lieu de l'imagination et de la rêverie salutaire. Les lieux seraient pour l'autrice des points de capiton, œuvrant à la jonction entre les dimensions du réel, de l'imaginaire et du symbolique. À l'extrême, ces lieux, entendus comme des lieux psychiques, peuvent devenir des refuges, des enclaves, « des tanières et des terriers³ » (G. Kohon). Les processus de ces refuges psychiques ou des « retraits psychiques⁴ » (J. Steiner) prennent aussi parfois des formes virtuelles dans les espaces oniroïdes des mondes numériques. Leurs figures extrêmes en sont les *Hikikomori* ou les Otaku, véritables sujets réputés asociaux tant le repli au-dedans semble leur avoir fait perdre tout contact avec la réalité extérieure, soutenu par la valeur des relations humaines.

Dans *Vue sur mer*, Isée Bernateau nous convie dans les rêveries de Gus Van Sant et sa tétralogie aux parfums adolescents (*Gerry*, *Elephant*, *Last Days*, *Paranoïd Park*). L'analyse, menée avec brio,

Aux sources de la psychanalyse
du XX^e siècle,
avec Sándor Ferenczi

1. V. Woolf (1929), *Un lieu à soi*, trad. M. Darrieussecq, Paris, Denoël, 2016.

2. T. Nathan, *Les âmes errantes*, Paris, L'Iconoclaste, 2017.

3. G. Kohon, *Des tanières et des terriers. Les refuges de la psyché chez Louise Bourgeois et Franz Kafka*, trad. H. Blaquier, Paris, Ithaïque, 2016.

4. J. Steiner, *Retraits psychiques. Organisations pathologiques chez les patients psychotiques, névrosés et borderline*, tr. J. Adamov, Paris, Puf, 1996.

nous propose de relire ce pan de l'œuvre du cinéaste des années 2002 à 2007, sous ce fil rouge des processus adolescents et de leurs rapports aux lieux, aux non-lieux, aux anti-lieux. L'espace est ainsi une métaphore du modèle spatial, modèle topique de la psyché initialement développé par Freud, où les arcanes de la vie d'âme se logent dans les coulisses de cette scène de théâtre qu'est la vie psychique. Certains lieux, aux prises avec l'errance la plus absolue, les non-lieux, espaces de l'anomie, des *fueros* freudiens, où aucun repère ne nous permet de nous guider. La carte du capitaine de *La chasse au Snark*⁵, « qui est parfaitement et absolument blanche », évoque alors non plus le seul *nonsense* de Lewis Carroll mais la perte la plus absolue de repères pour trouver un point cardinal auquel se raccrocher, à l'instar des deux personnages du film *Gerry*, qui errent sans fin dans un désert.

Non-lieux subjectifs ou lieux des expériences non vécues ?

C'est au niveau du non-lieu comme lieu de la non-inscription de l'expérience subjective que les développements nous ont semblé les plus saisissants. Isée Bernateau y utilise les récits autobiographiques de Perec, pour déployer une lecture psychanalytique de l'histoire vécue de l'auteur et ses voies de symbolisation à travers les différents opus de son œuvre. Elle nous conduit avec lui à explorer ce qui fait lieu pour le sujet, ce qui fait trace, comment un lieu peut être une prise d'appui pour se construire subjectivement. Et lorsque les vécus précoces du sujet sont marqués par les séparations brutales, les deuils et les pertes, comment ces situations risquent-elles de s'inscrire en négatif dans la psyché, ne laissant que des représentations d'absences de représentation ? L'hallucination négative d'André Green rejoint ici les zones de déflation au sein du sentiment de continuité d'existence développé par Winnicott : un pan de la vie du sujet n'a pas eu lieu, et cette absence d'expérience laisse une trace dans l'inconscient, une trace de non-expérience, un lieu de quelque chose qui n'a pu avoir lieu, un lieu du non-subjectivé, un lieu

non-lieu. Le non-lieu résonne en nous en son sens juridique. Lorsqu'il y a non-lieu, cela ne signifie pas que l'événement n'a pas existé, mais plutôt que nous ne disposons pas de suffisamment d'éléments pour pouvoir en juger, pour pouvoir le circonscrire et nous le représenter. Là où, pour Freud, le jugement d'attribution précède le jugement d'existence⁶, le sentiment d'existence d'une expérience semble être inéluctablement contingent de son inscription topique, passant de l'espace non délimité au *locus* qui circonscrit le site de l'expérience subjective, et rend possible la constitution du souvenir, de la trace mnésique. Winnicott développa des aspects majeurs concernant ces expériences de non-inscription subjective, toujours en les liant à la dimension du lieu et des espaces⁷.

Habiter un monde inhospitalier

Ces conceptions psychanalytiques de l'espace et des lieux nous invitent à postuler l'idée d'une *fonction habitante*, à l'instar de la « fonction contenante » issue des théories de Wilfred Bion. En tissant les apports de Winnicott concernant l'*indwelling* (l'emménagement dans le corps, l'habitation du corps) et l'*Heimat* d'Heidegger, nous pourrions prolonger l'aventure en recherchant les facteurs qui contribuent au développement à la fonction d'habiter. Mais l'habiter convoque aussi la capacité d'héberger, de se faire hôte pour autrui. Habiter et accueillir auraient-ils un destin scellé ?

À l'heure où les moyens alloués aux services de psychiatrie publique sont tristement inadéquats avec leurs besoins, où les problématiques des migrations économiques confrontent hommes, femmes et enfants à vivre sans logis, sans lieu hospitalier pour être accueillis, ce livre peut aussi apparaître comme un point d'appui pour penser les enjeux de l'hospitalité. Bien que ne traitant pas directement de ces enjeux, cet ouvrage offre un équipement réflexif qui peut nous permettre de penser les logiques de l'habiter au regard des problématiques de l'exclusion. À l'ère de la « déshospitalisation sauvage⁸ », de cette faillite de l'hospitalité et de la mise

5. L. Carroll (1876), *La chasse au Snark*, tr. fr. H. Parisot, Paris, Jean-Jacques Pauvert éditions, 1962.

6. S. Freud (1925), « La négation », dans *Résultats, idées, problèmes*, II, Paris, Puf, 1985 (OCFP, XVII, 1992 ; GW, XIII).

7. D.W. Winnicott, *Jeu et réalité. L'espace potentiel*, tr. C. Monod, J.-B. Pontalis, Paris, Folio Gallimard, 1971. Voir « La crainte de l'effondrement », « La localisation de l'expérience culturelle », « Le lieu où nous vivons ».

8. M. Garot, « Les enclaves cloacales du lien. À propos de l'exclusion (cette Giorgone) », dans A. Ciccone et coll., *La violence dans le soin*, Paris, Dunod, 2014, p. 242-283.

en péril de nos fonctions hospitalières, il est essentiel d'étayer nos pensées pour les ouvrir à une hospitalité euristique. *Vue sur mer* n'est pas que bucolique : il impose désormais de loger nos naufragés. Naufragés de l'intime, naufragés du socius, ou bien du monde, la psychanalyse en tant

qu'œuvre vivante et ouverte doit continuer d'offrir d'autres lectures pour penser les dérives et les errances de notre monde postmoderne.

Jean-Baptiste Desveaux

Aux sources de la psychanalyse
du XX^e siècle,
avec Sándor Ferenczi

Association psychanalytique de France **APF**

Revue Le présent de la psychanalyse

« Créer une revue de psychanalyse, aujourd'hui, c'est le choix que fait l'Association psychanalytique de France avec *Le présent de la psychanalyse*, publiée aux Puf. Le titre même de cette nouvelle revue dit la conception que nous voulons mettre en œuvre dans cette revue : au-delà des auteurs de l'APF, elle est ouverte à des points de vue venant d'horizons divers de la psychanalyse aujourd'hui, des sciences humaines et de la littérature et des arts lorsque le thème des numéros le justifie. Il nous semble qu'il est important de faire savoir que la psychanalyse est bien vivante et a des choses à dire » Patrick Mérot.

LE MEURTRE DE LA MÈRE Premier numéro 2019

Si le meurtre du père constitue l'une des clés de voûte de l'édifice freudien, le meurtre de la mère est ancré dans des eaux infiniment plus sombres. Le désir matricide n'est pas seulement lié à la rivalité oedipienne, il participe d'un monde plus régressif, archaïque, et ne se manifeste le plus souvent qu'à travers des formes indirectes ou masquées. Ce sont ces formes qui sont explorées, à partir des points de vue multiples qui, donnant son ouverture la plus grande à la psychanalyse, interrogent au-delà de la clinique, le théâtre, la littérature ou le cinéma.